

Chapitre 11 : Scolarisation tardive V (été 1952– été 1953 :15-16 ans)

Rentrant chez moi avec chers souvenirs

Pendant mon séjour en France, j'ai reçu une lettre d'Aoulef contenant l'adresse d'un grand-oncle ayant quitté Aoulef en 1911 et qui se trouvait à Paris, me demandant de le contacter si possible. Je lui ai écrit une lettre. Il m'a répondu par télégramme, me signalant qu'il était malade et qu'il ne pouvait venir me voir. Cette réponse désagréable m'a déplu mais je me suis résigné à l'accepter contre ma volonté. Le 20 septembre, on m'a annoncé le départ prochain en retour. Cette annonce m'est tombée sur l'esprit comme une foudre car les imaginations m'ont fait croire que peut-être on allait m'oublier ou me laisser peut-être terminer ma scolarité ici en France. Une voix, entendu par moi seulement, m'a percé les oreilles: «comment ? Rester en France ? Impossible ! Et la promesse ? Et la promesse donnée à tes parents, à ton enseignant de l'école coranique ? Tu es fou». Je me suis répondu intérieurement: «il faut être honnête ! La France est toujours là. Que Dieu m'accorde une longue vie. Je pourrai y revenir ultérieurement». J'ai quitté la colonie de vacances à destination de la cité des Champoulains.

On y a organisé une petite cérémonie d'adieu pour me dire au revoir. Nous étions six. M. et Mme. Hugot, leurs enfants, Daniel, Zabeth, Georges et moi à bord d'un train à destination de Marseille. De la gare, directement au port. De là, nous avons passé vingt-quatre heures sur le bateau Sidi Ferruche à destination d'Alger. Le voyage s'est passé pénible et désagréable. La plupart de nous subissions la perturbation que le mal de mer imposait aux voyageurs. Les figures déformées par la fatigue des vomissements. Bien qu'on eût à chacun une chaise longue sur la terrasse, la secousse maritime agissait plus ou moins sur la majorité des voyageurs. L'étendue de la mer monotone donnait une désespérance faisant croire que l'itinéraire continuerait sur l'infini et qu'on n'arriverait jamais à destination. On nous a offerts deux fois à manger. Les repas ne contenaient pas trop de gras. Mais la fatigue et le mal au cœur ne laissaient aucun appétit. On était en plus, écœuré de voir devant soi sur la terrasse, des saletés de vomissements qui sentaient mauvais. «Pauvres marins qui passaient leur activité durant la vie dans un métier aussi dur», je me suis dit intérieurement à moi-même. Mais

toujours intérieurement me répondant à moi-même : «c'est une profession nécessaire pour le fonctionnement et la complémentarité. Tous les métiers sont nobles quand on accepte d'y appliquer ce que dicte la conscience avant tout égoïsme. Là, nous faisons le trajet Marseille Alger, que dire alors de ceux qui vont au Japon, à l'Amérique, en Indochine, en Australie? Et les pêcheurs ? N'en parlons pas. Et ceux qui traversent les déserts en caravane à pied ? C'est la loi de la vie. Le malheur des uns est le bonheur des autres».

L'arrivée s'est annoncée. Au lointain, on voyait Alger. La journée se levait bien ensoleillée. Le bateau s'approchait peu à peu de la côte. On distinguait au fond les voitures à la grosseur des mouches circulant sur les collines de la baie d'Alger. Les tramways se croisaient. Les voitures se camouflaient, passaient de travers, comme si les unes entraient dans les autres. Se chevauchaient à se confondre... On s'approchait de plus en plus. L'illusion a fait croire que la côte avançait vers nous. Ouf ! Enfin arrivé ! Le bateau avançait lentement à pas de tortue. Il a fallu plus d'une heure pour stationner. Tout le monde debout aux ridelles regardait le spectacle mouvementé au port. Le débarquement s'est fait. Les voyageurs, au visage crispé, comme s'ils venaient de subir une séance de torture, descendaient les mains alourdies par le bagage, pendant de chaque côté du corps. À la sortie du port, une grosse voiture nous attendait. Le chauffeur nous a amenés directement à la maison du capitaine Mourrai qui passait ses vacances avec sa femme et ses deux filles, Chantale et Babeth aux environs d'Alger, louant une villa dans les bois. M. Hugot allait nous rejoindre séparément. On a monté pour moi une petite tente dans le jardin pour passer la nuit.

Le désert depuis cinq mois

Le lendemain matin, je les ai quittés. J'ai pris le train à destination de Colomb Béchar pour rejoindre mon père à Kénadsa. La famille Hugot passait quelques jours à Alger. On s'était convenu fixant la date, de nous rencontrer de nouveau à Colomb Béchar pour rentrer ensemble à Aoulef. J'ai refait le même chemin comme pour l'allée. A Perrigaux, j'ai quitté le train qui allait vers l'ouest pour prendre celui qui allait vers le sud. Tout va bien. Ce n'était qu'après vingt-quatre heures que je me suis trouvé à Colomb Béchar. Comme à l'allée, j'ai retrouvé la famille qui m'avait reçu en venant d'Aoulef mais cette fois-ci je n'ai pas besoin de guide, j'ai retrouvé la maison sans l'aide de

qui conque. Heureuse de me revoir revenu en bonne santé, la famille m'a réservé un accueil chaleureux. J'y ai passé la journée et la nuit et le lendemain j'ai rejoint mon père à Kénadsa où j'attendrais quelques jours avant de rejoindre Colomb Béchar à partir d'où la famille Hugot et moi voyagerions ensemble vers le grand Sud. Comme prévu, à la date fixée, je l'ai rencontrée à Colomb Béchar où nous avons pris places à bord d'un camion de marchandises de la SATT à destination d'Adrar. Le voyage était long et pénible. Mais comme nous étions en groupe, l'ambiance ne nous laissait rien sentir.

Arrivant à Kerzaz, la piste se trouvait barrée par la crue de l'oued Saoura. Là, de l'autre côté au sud, j'ai reconnu M. Abderrahmane Azzouz immobilisé avec d'autres venant d'Adrar. Nous y avons passé plus de quarante-huit heures attendant la baisse du niveau des eaux. Nous ne pouvions nous mettre auprès des voyageurs qui se trouvaient au côté opposé. Nous avons échangé des morceaux de pain, des fruits et ce qu'on pouvait lancer. Le lit de l'oued n'était pas trop large mais deux sur trois de ce qui était lancé à force de bras n'étaient que la part des eaux. Nous assistions au spectacle : de temps en temps un arbre traîné par les eaux roulait, une fois verticale, une autre fois allongé ou les branches au fond et les racines vers le ciel. De temps à autre, un mouton ou une chèvre nageait sur le dos, les pattes en l'air. Une fois la crue s'est calmée, plus de 50 cm de hauteur de l'eau dans le lit, le chauffeur a décidé de traverser car il n'y avait plus de risque possible de voir le camion renversé par la poussée de l'eau. Ce long arrêt imposé par les circonstances contre la volonté des chauffeurs a incité les conducteurs à doubler leurs efforts pour rattraper le temps perdu. Adrar se trouvait à 350 km au Sud. Le chauffeur nous a annoncé qu'il ne pouvait traîner davantage sur le reg.

- Si vous avez quelque chose à manger, mangez-la à bord du camion, je ne peux m'arrêter avant d'atteindre Adrar, nous a-t-il déclaré.

Nous nous tenions bien pour affronter ce long passage sans interruption. Les uns en face, les autres les têtes oscillaient de gauche à droite, de devant à l'arrière et vice versa à cause de la secousse de la tôle ondulée sur la piste. Nous sommes arrivés à Adrar dans l'après-midi. M. et Mme. Hugot avaient des connaissances dont l'intervention nous a permis de passer la nuit dans les chambres d'hôtes de l'administration locale. Nous y

avons dîné prenant un repas froid mais largement suffisant après l'accablante fatigue qu'avait causé ce long voyage.

Ce n'était que le lendemain à huit heures que nous avons quitté Adrar à bord d'un camion de marchandises de la même compagnie de transport. Arrivant à Aoulef vers trois heures de l'après-midi. Nous sommes entrés dans le logement de fonction de l'école où la famille Hugot habitait. J'ai passé un moment avec eux puis j'ai quitté pour retrouver ma famille. La porte de mon habitation était cachée par l'infirmerie. J'ai essayé de faire la surprise à ma mère. Mais avant d'arriver j'ai vu ma mère qui courait vers moi en pleurant. Avant d'arriver à moi, je l'ai vue, suivie de mes tantes Aicha et Zohra puis de ma sœur Fatma. Mon arrivée a dû être annoncée par quelqu'un qui m'a vu. Avant d'entrer à la maison, je me suis entouré d'une grande foule de femmes loquaces. On m'a embrassé, a crié et pleurait de joie. Enfin installé et assis, les voisins ont commencé à affluer pour me saluer. Après une longue coupure avec ma langue locale, je ne pouvais m'empêcher de laisser échapper de ma bouche de temps à autre, des mots français sans le faire exprès. C'était le résultat de ma séparation durant près de cinq mois n'entendant autre que le français. C'était normal. Quand on est jeune on apprend facilement une langue.

Nous étions vers le 28 septembre, l'école ouvrait ses portes au début d'octobre. Je devais me reposer quelques jours dans ma famille avant de reprendre ma scolarité au début de l'année scolaire 1952/1953. C'était l'année décisive. Il fallait que je donnasse le meilleur de moi-même pour me préparer à l'examen du certificat de fin d'études.

Tous mes efforts pour le diplôme

Une petite cérémonie honorée par la présence du capitaine-chef de poste, les caïds, les chefs de fractions, quelques notables et tous les élèves dans la cour de l'école a donné signe de la réouverture de l'année scolaire. Un petit discours du capitaine-chef de poste, suivi de celui du directeur, tous les deux traduits par M. El-Khodja Abdallah, l'interprète. Les invités ont quitté en nous souhaitant la réussite. Les élèves se sont mis en rang deux par deux pour entrer dans les classes. Pour cette première journée, on nous a donné des conseils et après un bref temps, on nous a libérés pour revenir le jour

suisant. Les cours se sont avérés tellement accélérés pour absorber le programme dense. Mme. Hugot se chargeait de nous enseigner tout ce qui était littéraire et M. Hugot tout ce qui était scientifique. Un gavage nous était imposé pour affronter l'examen que nous affronterions en fin d'année scolaire et qui s'étalerait sur trois jours à raison de trois heures le matin et deux heures l'après-midi.

Je me rappelle, un jour au cours d'une leçon de choses relative à l'aimant M. Hugot a confectionné un oiseau en papier, il l'a surmonté sur une plaque de liège. Cet oiseau camouflait une aiguille, nageait sur de l'eau contenue dans un grand récipient en terre argileuse. Il cachait un aimant dans un morceau de pain. Il a donné à deux ou trois de nous, chacun un morceau de pain. Le spectacle a commencé. Il a tendu son morceau de pain à l'oiseau, celui-ci l'a suit. Mais quand un de nous a tendu son morceau de pain à cet oiseau, la volaille en papier restait immobile. Avant d'entamer la leçon, il nous a découvert le secret et nous a expliqué pourquoi l'aiguille d'une boussole se mettait dans la position nord et sud.

Vingt ans après, lors d'une dérive en piste entre In-Salah et Aoulef, nous étions plusieurs sur le plateau d'une camionnette. Nous nous sommes égarés et nous ne sommes plus arrivés à distinguer les repères des points cardinaux. L'idée m'est revenue à la tête. J'ai épinglé une aiguille sur un morceau de papier. Par hasard un des voyageurs avait un récipient en bois. J'ai recommencé l'opération. L'aiguille flottait sur l'eau et gardait la position nord-sud. Nous avons fini par découvrir l'est et l'ouest. Comme nous venions d'In-Salah à destination d'Aoulef, nous avons retrouvé la direction du chemin à suivre. Tous ceux qui m'accompagnaient ont trouvé l'astuce vraiment scientifique et ont reconnu que le savoir était le meilleur outil dans la vie.

L'année scolaire a recommencé. Une activité intense nous a poussés à apprendre au maximum et à donner le plus d'effort possible. Nous subissions dès le début du mois de janvier, un examen blanc pour voir notre capacité. Nos enseignants ont contrôlé nos réponses écrites et verbales par une correction sévère. Deux élèves ont été choisis pour y participer. Ahmed ben Abdelkader ben Mokhtar classé premier et moi, deuxième. Les enseignants pensaient que nous deux, étions susceptibles d'avoir la capacité. Ils ont trouvé que nous pouvions honorer l'établissement. Notre candidature a été

déposée officiellement. Nous continuions à apprendre et à réviser jusqu'au milieu de la quatrième semaine du mois d'avril.

Nous deux, candidats, avons rejoint In-Salah. Le capitaine Thomas, chef de la circonscription qui était postérieurement instituteur, supervisait lui-même le déroulement de l'examen. Il nous a lus la dictée lui-même. Ses articulations nettes et sa belle voix m'a rempli à jamais les oreilles d'un son ineffaçable. Je l'entends encore comme si cela se passe à l'instant devant moi. Le sujet de l'examen contenait de la dictée, la rédaction, l'histoire, la géographie, la leçon de choses, la chanson, la récitation, la grammaire, le dessin, le calcul écrit et mental et la gymnastique englobant les différentes disciplines de sport. Tout a été terminé. La correction se faisait sur place contrôlée à Constantine. Le résultat définitif ne pouvait être donné que par l'inspection académique du département. M. Hugot va retarder son retour en France. Ce n'était qu'après une dizaine de jours que l'annonce du résultat est parvenue au capitaine-chef de poste militaire d'Aoulef. M. Hugot nous a fait connaître l'heureuse nouvelle en nous disant : «vous êtes les deux premiers». Et naturellement, moi, je ne pouvais être que le deuxième des deux premiers, me suis-je déclaré intérieurement à moi-même. Mon intuition n'était pas fausse. C'était ce que finalement a donné le procès-verbal reçu de l'inspection académique de Constantine.

C'était la dernière année de M. Hugot en Algérie. Il allait rentrer définitivement en France. Il nous a amené tous les deux au capitaine-chef de poste militaire d'Aoulef où au cours d'une petite cérémonie, en présence de quelques notables, on nous a offert des prix et les félicitations. Le capitaine nous a dit.

- Lui qui a les parents opulents, peut aller continuer ses études dans le nord. Quant à toi, tu ne peux pas. Tu dois aller poursuivre une formation professionnelle chez les pères blancs à Colomb Béchar.

Moi, sans tenir compte que devant un militaire il ne faut pas trop élever la voix, je répondis maladroitement :

- Je veux faire un métier intellectuel.

Le capitaine s'est fâché et a répété en grondant.

- Je veux... ! Après une petite pause a-t-il ajouté, tu dois faire ce que je te dis ou bien je vais te laisser tomber.

J'ai eu peur et gardé le silence.

- Si tu es d'accord, m'a-t-il dit, je vais écrire au chef du centre à ce sujet.
M. Hugot n'a rien dit.

- Je suis d'accord, ai-je répondu.

C'était le commencement des grandes vacances. M. Hugot a quitté Aoulef. Mais cette fois-ci pour ne plus y revenir. Le capitaine a écrit. En attendant, j'ai reçu un avis de la poste à mon adresse personnelle. Je me suis rendu à cette institution. On m'a présenté un carnet pour y signer et un tube colis recommandé. Je l'ai ouvert. C'était la grande joie ! Un diplôme bien coloré, très joli. C'était le résultat de mon rêve ! C'était le diplôme du certificat de fin d'études. C'était la première fois que les diplômés ont honoré les élèves d'Aoulef. Les curieux, les uns après les autres, sont venus me voir tout comme mon camarade Ahmed ben Abdelkader ben Mokhtar, voir ce que c'était qu'un diplôme. Par rapport à notre temps actuel, si vous dites à quelqu'un qu'un tel vient d'obtenir son doctorat, vous voyez votre interlocuteur hausser les épaules sans rien dire. En moins de soixante ans, on voit que la déformation des esprits laisse l'individu devenir indifférent mais plutôt égoïste s'intéressant uniquement à ce qui peut en tirer profit. A l'époque, on étudiait sincèrement pour le savoir et le prestige, alors que maintenant seulement pour s'enrichir plus tard. Le médecin ou l'enseignant choisissait jadis le métier pour servir l'humanité, par contre, maintenant la plupart des gens le choisissent pour en tirer profit, oubliant totalement qu'ils ont affaire à soigner ou à modeler les jeunes âmes. Est-ce que le système de l'éducation va vraiment dans la voie qui permet à l'individu de mener une vie pleine de bonheur et non une vie matérialiste écartée de tout ce qui est solidarité ? Pourrions-nous avoir le courage d'avouer que nous sommes entrés dans une fausse voie et qu'il est temps d'y réfléchir pour nous remettre à l'ordre ?